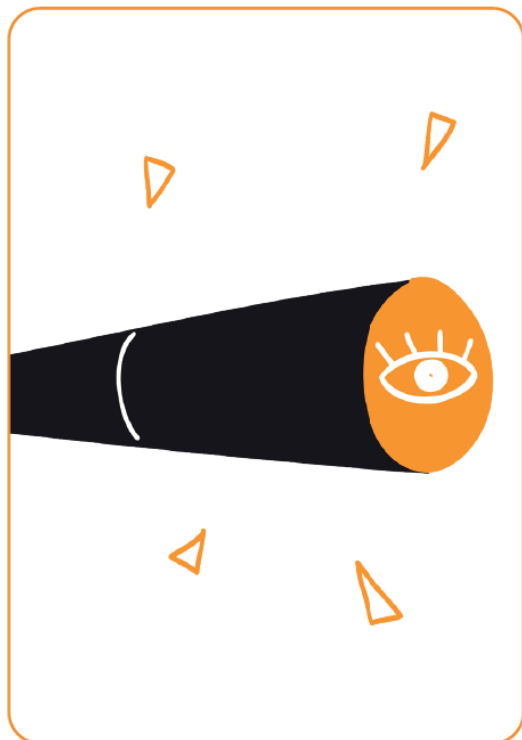


imagine...

19



Durée : 2h30 environ

Nombre de participants : 10 à 20

Objectif : Découvrir la notion d'utopie et quelques expériences historiques qu'on peut qualifier d'utopies

En deux mots : Après un moment d'introduction, nous partons en d'autres temps et d'autres lieux, en immersion dans quelques utopies concrètes. Puis nous revenons et nous échangeons sur ces découvertes. Nous inspirent-elles ?

Première étape (15 à 20')

Mon utopie spontanée

L'animateur·trice vérifie que chacun a au moins une petite idée de ce que veut dire le mot « utopie ». Si nécessaire, il explique en quelques mots.

100 cartons (100 mots) sont disposés sur une table au milieu des participant·e·s. (On peut prévoir d'imprimer chaque carton en double). Chacun choisit 3 mots qui évoquent une utopie.

On fait un rapide tour de table pour entendre les 3 mots choisis par chacun, avec une petite explication éventuelle.

NB : On peut imaginer une alternative avec des images évoquant des utopies.

Deuxième étape (15 à 20')

Un mot qui veut dire « Nulle part »

Petit moment d'explication par l'animateur·trice. Il·elle raconte, de la façon la plus vivante possible, pourquoi Thomas More a écrit *Utopia*, à quelle époque, ce que le mot veut dire, quelle est l'utopie décrite...

Un petit « topo pour l'animateur·trice », assez complet, est proposé en annexe. L'animateur·trice peut évidemment compléter avec des informations issues de ses propres réflexions connaissances, recherches sur le sujet. Il peut aussi lire un ou deux extraits du livre « Utopia » de Thomas More fournis en annexe (ou trouver des extraits en libre accès sur Internet), mais le style est un peu ancien car il s'agit d'une traduction du latin de la renaissance...

Troisième étape (1h)

Voyage dans une utopie concrète

Chaque sous-groupe (2 ou 3 personnes) reçoit un « **kit de voyage** » :

- un résumé d'utopie (cf. annexe),
- une feuille A2,
- des feutres,
- des post-its,

L'animateur·trice introduit l'étape en grand groupe, très brièvement :

« Pendant cette étape, vous n'êtes pas des analystes. Vous êtes des visiteurs. Imaginez que vous arrivez dans cette utopie. Vous allez d'abord la découvrir, puis en rapporter l'essentiel aux autres. »

L'animateur·trice guide la progression des sous-groupes en expliquant chacune des étapes pour l'ensemble des sous-groupes, puis en passant de l'un à l'autre.

Atterrissage en utopie (10 min)

Dans chaque sous-groupe, une personne lit le texte à **voix haute**, lentement. Les autres ferment le texte et écoutent. Pendant la lecture, chacun·e écrit sur des post-its, comme dans un carnet de voyage :

- quelque chose que je vois ou que j'imagine très bien,
- quelque chose qui me surprend en arrivant,
- quelque chose qui me plaît ou me dérange.

Consignes :

- un post-it = une impression ou un fait concret,
- pas de discussion pendant la lecture,

- écrire au présent (« on vit », « les gens... », « ici... »).

Première mise en mots du voyage (10 min)

Posez tous les post-its sur la table. Lisez-les ensemble, sans les discuter longuement. Puis, en vous appuyant sur les post-its, répondez ensemble à ces **questions de voyage** :

1. **Qui vit ici ?**
Qui sont les habitant·e·s de cette utopie ?
2. **Où sommes-nous ?**
Quel est le lieu ? À quelle époque arrive-t-on ?
3. **Qu'est-ce qui est différent d'ici ?**
Qu'est-ce qui change vraiment par rapport à notre société ?

Ce qui fait utopie (10 min)

Le groupe choisit maintenant **ce qui fait le cœur de cette utopie**.

« Si quelqu'un ne devait retenir que deux ou trois choses de ce voyage, qu'est-ce que ce serait ? »

Ensemble, choisissez :

- **5 à 7 éléments maximum,**
- en privilégiant :
 - des règles de vie,
 - des manières de travailler ou de décider,
 - des rapports différents à l'argent, à la terre, au pouvoir,
 - des détails concrets du quotidien.

Ce qui nous touche, ici et maintenant (5–10 min)

Chacun·e choisit **un élément** parmi ceux retenus et répond oralement à cette question :

- Pourquoi cet élément me touche aujourd'hui ?

Pas de débat. On écoute. Cette étape permet de **faire le lien entre le voyage imaginaire et le présent**.

Réalisation de l'affiche (10–15 min)

Sur la feuille A2, le groupe réalise une **affiche de retour de voyage**, organisée autour de repères simples :

- Où / Quand ?
- Qui ?
- Ce qui fait utopie ici
- Ce qui nous touche

L'affiche doit permettre aux autres groupes de **comprendre rapidement dans quel monde vous êtes allés**. Avant de terminer, le groupe se met d'accord sur la présentation :

- qui commence,
- comment se répartir la parole,
- dans quel ordre raconter le voyage.

Quatrième étape (30')

Raconter le voyage aux autres

Les affiches sont accrochées. Chaque sous-groupe dispose de **4 à 5 minutes** pour présenter son utopie comme un récit de voyage :

- où vous êtes allés,
- comment on y vit,
- ce qui vous a marqué.

Après chaque présentation, l'animateur·trice pose deux questions au grand groupe :

- Qu'est-ce qui vous donne envie dans cette utopie ?
- Qu'est-ce qui vous semble difficile ou fragile ?

Les réactions sont courtes.

Débriefing final

L'animateur·trice peut conclure ainsi :

Ces utopies sont très différentes, mais elles ont toutes été imaginées ou vécues comme des réponses concrètes à des injustices réelles. Les visiter permet de comprendre que l'utopie n'est pas seulement un rêve lointain, mais une manière d'ouvrir le champ du possible à partir du réel.

Que retenez-vous de ces différentes utopies ? Restent-elles d'actualité pour aujourd'hui ?

Annexe 1 Imagine...

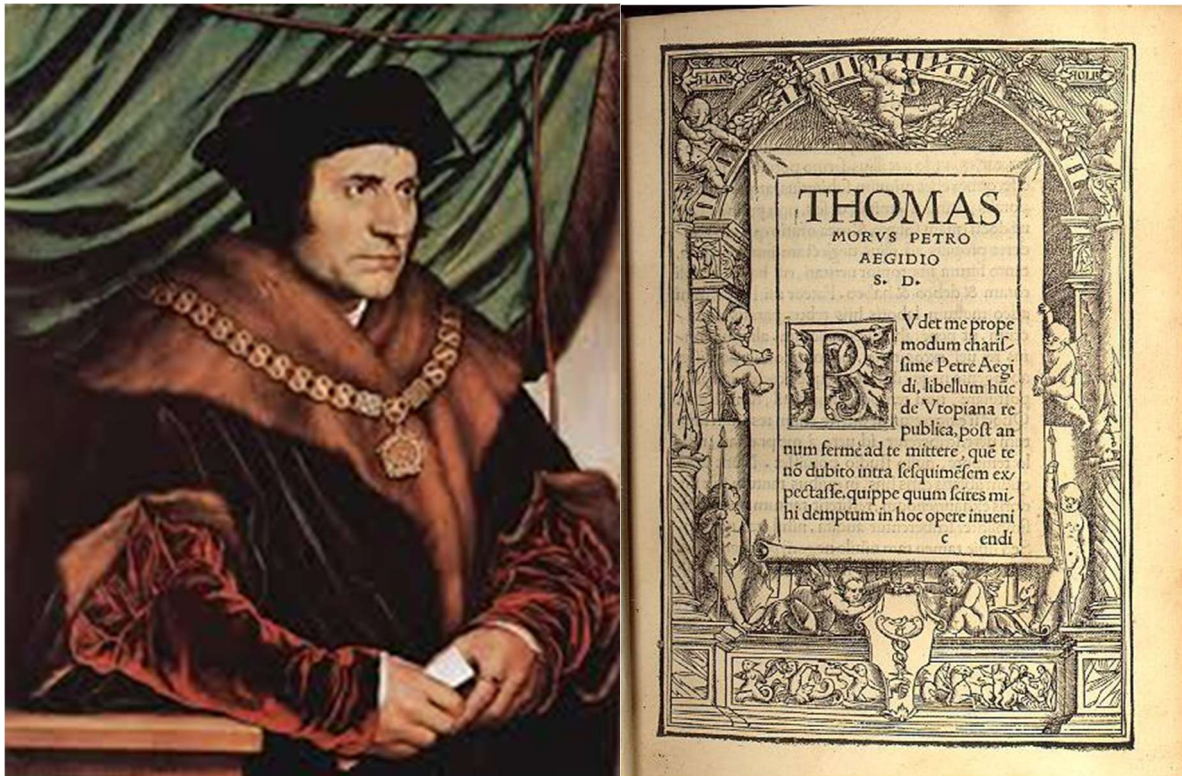
Liste de 100 mots

Village	Ville	Maison	École
Jardin	Fermes	Marché	Place
Rue	Communauté	Partage	Coopération
Voisins	Famille	Enfants	Fête
Repas	Atelier	Travail	Collectif
Amitié	Solidarité	Respect	Tolérance
Paix	Égalité	Liberté	Fraternité
Bienveillance	Confiance	Écoute	Partage
Justice	Courage	Responsabilité	Épanouissement
Aide	Chaleur	Compréhension	Soutien
Arbres	Fleurs	Forêt	Rivière
Mer	Lac	Montagne	Champs
Animaux	Jardinage	Agriculture	Écologie
Soleil	Vent	Pluie	Terre
Énergie	Nature	Écosystème	Biodiversité
Rêve	Histoire	Conte	Roman
Dessin	Peinture	Musique	Danse

Théâtre	Poésie	Idée	Fantaisie
Voyage	Aventure	Imaginaire	Découverte
Innovation	Création	Vision	Inspiration
Changement	Progrès	Nouveau monde	Projet
Amélioration	Possibilité	Transformation	Expérience
Alternative	Solution	Idéal	Essai
Prototype	Exploration	Évolution	Horizon
Révolution	Espoir	Avenir	Liberté

Annexe 2 Imagine...

Utopia de Thomas More : petit topo pour l'animateur·trice



D'où vient le mot « utopie » ?

Le mot **utopie** est inventé en 1516 par **Thomas More**, humaniste anglais, juriste et conseiller du roi Henri VIII. Il apparaît pour la première fois comme titre de son livre : *Utopia*.

Le mot vient du grec ancien et joue sur une **ambiguïté volontaire** :

- **ou-topos** signifie « nulle part »
- **eu-topos** signifie « lieu heureux », « bon lieu »

Thomas More joue délibérément sur ce double sens : l'utopie est à la fois **un lieu idéal** et **un lieu qui n'existe pas**. Ce n'est pas un simple rêve irréaliste, mais un **outil critique** : un endroit imaginaire qui permet de mieux voir les défauts du monde réel.

Dès l'origine, l'utopie n'est donc pas une promesse ou un programme politique clé en main. C'est un **décalage**, une mise à distance. En inventant une société autre, More invite ses lecteurs à regarder leur propre société autrement.

Que signifie « utopie » au sens philosophique ?

Philosophiquement, l'utopie n'est pas une prédiction du futur. Elle n'est pas non plus un plan à appliquer tel quel. Elle est plutôt :

- un **miroir critique** du présent,
- une **expérience de pensée**,
- un espace où l'on peut poser la question : « *Et si on organisait la société autrement ?* »

L'utopie sert à attirer l'attention critique sur des choses que l'on considère comme « naturelles » mais qui ne le sont pas : la propriété privée, l'argent, la hiérarchie sociale, la guerre, la pauvreté, la compétition.

Chez Thomas More, l'utopie n'est pas naïve : elle est **raisonnable, organisée, détaillée**, parfois même dérangeante. Elle oblige à réfléchir, pas seulement à rêver.

Qui est Thomas More ?

Thomas More (1478–1535) est un humaniste de la Renaissance. Il vit dans une Europe en profond bouleversement : développement du commerce, enrichissement de certaines élites, misère urbaine croissante, guerres fréquentes, abus de pouvoir, expropriations de paysans (notamment en Angleterre)...

Thomas More est à la fois :

- un intellectuel,
- un juriste,
- un homme politique,
- un croyant profondément engagé.

Il est proche d'Érasme et des grands humanistes européens. Il connaît très bien les injustices sociales de son temps, notamment la pauvreté extrême, la criminalisation des pauvres et les inégalités criantes.

Il finira exécuté pour avoir refusé de reconnaître Henri VIII comme chef de l'Église d'Angleterre — ce qui montre que sa réflexion morale n'est pas abstraite.

Pourquoi Thomas More écrit-il *Utopia* ?

Thomas More écrit *Utopia* pour **critiquer indirectement la société européenne**, et surtout anglaise, sans l'attaquer frontalement.

À son époque, dire clairement que :

- la propriété privée produit de l'injustice,
- la peine de mort est absurde,
- la richesse est mal répartie,
- la guerre est souvent inutile,

... peut être dangereux. L'utopie permet de **dire sans dire**, de critiquer sans accuser directement.

Le livre se présente comme le récit d'un voyageur, **Raphaël Hythlodée**, qui raconte une île lointaine où les choses fonctionnent autrement. Le nom même du personnage est ironique : il signifie quelque chose comme « spécialiste du bavardage inutile », ce qui invite le lecteur à garder un esprit critique.

Petit résumé de Utopia

Le livre est divisé en deux parties.

Première partie : critique du monde réel

On y parle des injustices en Europe :

- des riches qui accaparent les terres,
- des paysans ruinés,
- des pauvres punis pour voler afin de survivre,
- des guerres absurdes,
- de l'obsession de l'or et du prestige.

Cette partie prépare le terrain : elle montre ce qui ne fonctionne pas.

Deuxième partie : description de l'île d'Utopia

C'est ici que le livre devient vraiment concret.

L'organisation de l'île

Utopia est une île organisée rationnellement. Les villes se ressemblent toutes : même plan, mêmes maisons, mêmes règles. Rien n'est laissé au hasard.

Les maisons n'appartiennent à personne : on y vit pendant dix ans, puis on change. Cela empêche l'attachement excessif à la propriété.

Le travail

Tous les habitants travaillent, mais **peu** : environ six heures par jour. Comme tout le monde contribue, il n'y a ni chômage ni exploitation.

Le travail est principalement agricole, mais chacun apprend aussi un métier. Les tâches pénibles sont partagées.

L'argent

Il n'y a **pas d'argent** à Utopia. L'or et l'argent existent, mais servent à fabriquer des objets sans prestige, comme des chaînes pour les esclaves ou des pots de chambre [*Oui, il y a des esclaves à Utopia, ce qui montre qu'au 16^e siècle, même pour un humaniste, certaines populations sont encore exclues de l'humanité* !]. Résultat : personne ne désire ces métaux. Les biens sont stockés dans des entrepôts communs. Chacun prend ce dont il a besoin, sans payer.



La nourriture et la vie quotidienne

Les repas sont souvent pris en commun. La nourriture est simple mais suffisante. Le gaspillage est mal vu. La vie est sobre, organisée, collective, mais pas misérable. Le confort existe, mais sans luxe ostentatoire.

L'éducation et la culture

L'éducation est centrale. Tout le monde apprend, discute, réfléchit. Le temps libre est consacré à la lecture, à la musique, à la conversation. La culture est valorisée comme un bien commun.

La politique

Les dirigeants sont élus. Le pouvoir est encadré, limité, surveillé. Les décisions se prennent collectivement, lentement, pour éviter les abus.

La religion

Plusieurs religions coexistent. La tolérance religieuse est la règle, tant que personne n'impose sa foi aux autres.

Ce que Utopia nous fait encore aujourd'hui

Utopia n'est pas un modèle à copier. C'est une **question posée au monde**.

En décrivant très précisément une société différente, Thomas More nous oblige à nous demander :

- pourquoi acceptons-nous certaines injustices comme normales ?
- qu'est-ce qui relève vraiment de la nature humaine, et qu'est-ce qui est organisé socialement ?
- jusqu'où peut aller le collectif sans écraser l'individu ?
- que gagnerait-on à repenser le travail, la richesse, la propriété, le temps ?

C'est pour cela que *Utopia* est encore un texte vivant : non pas parce qu'il donne des réponses, mais parce qu'il **ouvre des possibles**.

(Réalisé avec l'aide d'une IA, revu et corrigé).

Quelques extraits :

« N'est-elle pas inique et ingrate la société qui prodigue tant de biens (...) à des joailliers, à des oisifs, ou à ces artisans de luxe qui ne savent que flatter et asservir des voluptés frivoles quand, d'autre part, elle n'a ni cœur ni souci pour le laboureur, le charbonnier, le manœuvre, le charretier, l'ouvrier, sans lesquels il n'existerait pas de société. Dans son cruel égoïsme, elle abuse de la vigueur de leur jeunesse pour tirer d'eux le plus de travail et de profit ; et dès qu'ils faiblissent sous le poids de l'âge ou de la maladie (...), elle oublie leurs nombreuses veilles, leurs nombreux et importants services, elle les récompense en les laissant mourir de faim. (...) En Utopie, au contraire où tout appartient à tous, personne ne peut manquer de rien, une fois que les greniers publics sont remplis. Car la fortune de l'État n'est jamais injustement distribuée en ce pays. L'on n'y voit ni pauvre ni mendiant et quoique personne n'ait rien à soi, cependant tout le monde est riche. Est-il en effet de plus belle richesse que de vivre joyeux et tranquille sans inquiétude ni souci ? Est-il un sort plus heureux que celui de ne pas trembler pour son existence ? »

« Le seul moyen d'organiser le bonheur public c'est l'application du principe de l'égalité. L'égalité est impossible dans un État où la possession est solitaire et absolue ; car chacun s'y autorise de divers titres et droits pour attirer à soi autant qu'il peut, et la richesse nationale (...) finit par tomber en la possession d'un petit nombre d'individus qui ne laissent aux autres qu'indigence et misère. (...) »

« Le but des institutions sociales en Utopie est de fournir d'abord aux besoins de la consommation publique et individuelle, puis de laisser à chacun le plus de temps possible pour (...) cultiver librement son esprit. (...) »

« Les Utopiens ont la guerre en abomination, comme une chose brutalement animale. (...) Ce n'est pas pour cela qu'ils ne s'exercent pas (...) à la discipline militaire mais ils ne font la guerre que (...) pour défendre leurs frontières, ou pour repousser une invasion ennemie sur les terres de leurs alliés, ou pour délivrer (...) du joug d'un tyran un peuple opprimé par le despotisme. »

« Partout où la propriété est un droit individuel, où toutes choses se mesurent par l'argent, là on ne pourra jamais organiser la justice et la prospérité sociale, à moins que vous n'estimiez parfaitement heureux l'État où la fortune publique se trouve la proie d'une poignée d'individus insatiables de puissance, tandis que la masse est dévorée par la misère. Aussi quand je compare les institutions utopiennes à celles des autres pays, je ne puis assez admirer la sagesse et l'humanité d'une part et déplorer de l'autre, la déraison et la barbarie. »

Annexe 3 Imagine...

Quilombo dos Palmares – récit vivant d’une “république marronne” au Brésil colonial

Imagine-toi, vers la fin du XVI^e siècle, sur les collines boisées de la région de la Serra da Barriga (dans l’actuel État d’Alagoas, nord-est du Brésil) — une forêt dense, des palmiers, des ravines, un relief difficile d’accès. C’est là, entre 1590 et 1600, que des esclaves fugitifs, cherchant à fuir l’oppression des plantations de canne à sucre, se réfugient. Se cachant dans la forêt, ils bâtissent des “mocambos” — des campements de fortune, sortes de villages de résistance.

Avec le temps, ces campements se multiplient, attirant non seulement d’autres esclaves en fuite, mais aussi des autochtones, des métis, des personnes marginalisées, voire des anciens colons rebelles — bref, des gens en marge de la société coloniale.

Peu à peu, les villages se connectent : troc, agriculture, alliances, échanges culturels. Ce n’est plus simplement un refuge ; c’est une société alternative qui se construit dans la forêt — un espace de liberté, de communauté, d’autonomie.

Vie quotidienne & richesse du commun

Dans les sous-bois, les habitants cultivent la manioc, le maïs, le haricot, la canne à sucre, la banane — nourrissant la communauté. Ils pêchent, chassent parfois, ramassent des fruits, des fibres végétales, du bois, des feuilles de palmier pour construire des huttes, des paniers, des outils.

Les artisans improvisés façonnent des objets utiles — outils de culture, poteries, objets du quotidien — Tu peux les imaginer, accroupis sous des huttes, dos au soleil, entourés d’enfants, partageant le travail, la parole, le repas. La forêt n’est pas seulement un refuge : c’est un lieu de recomposition culturelle, mêlant traditions africaines, influences amérindiennes, réalités locales.

Cette communauté — devenue grande — adopte un système politique structuré : les villages s’organisent en “mocambos”, chacun ayant sa propre autonomie, mais formant ensemble une confédération. À leur tête, des chefs élus, des “chefs de guerre”, des “gouverneurs”, mais qui ne règnent pas comme des rois — ils doivent rendre des comptes, leur pouvoir est négocié, temporaire.

Les membres de Palmares vivent libres. Loin des plantations, loin du fouet, ils respirent — une liberté concrète, faite de travail partagé, de soin collectif, de solidarité, mais aussi de vigilance : ils savent qu’ils attirent la convoitise, qu’ils dérangent l’ordre colonial.

Résistance, autonomie, survie

Pendant près d’un siècle (≈ 1605–1694), Palmares résiste. Plusieurs expéditions coloniales — portugaises, parfois avec l’aide de mercenaires ou de “bandeirantes” — tentent de pénétrer la forêt, d’arracher les fugitifs, de détruire les villages. Mais la géographie joue pour les habitants : la Serra da Barriga, la végétation, les sentiers hors des cartes — la forêt est leur alliée. Beaucoup préfèrent mourir que d’être capturés.

À son apogée, au XVII^e siècle, le Quilombo dos Palmares pourrait accueillir entre 10 000 et, selon certaines estimations, jusqu'à 20 000 habitants — ce qui en fait la plus grande communauté d'esclaves fugitifs jamais formée dans les Amériques.

On ne parle plus de “fuite isolée”, mais de “nation marronne” : un territoire, une communauté multiethnique, un mode de vie autonome — un défi radical au système esclavagiste, à la colonisation, à l'exploitation.

Leur existence même incarne une utopie : non pas un rêve abstrait, mais un fait historique concret. Une société construite par des opprimés, devenue refuge, lieu de vie, espace de liberté sur des décennies.

Fin tragique — mais mémoire vivante

Malheureusement, après des décennies de résistance, l'État colonial intensifie sa violence. En 1694, une expédition massive — menée par des bandeirantes sous commandement portugais — attaque la forteresse principale de Palmares, le “mocambo Macaco”. La répression est brutale, meurtrière, définitive. Le quilombo est détruit, beaucoup tués, beaucoup re-enservis, d'autres dispersés.

Pourtant, la trace reste. Aujourd'hui, Palmares est symbole — symbole d'une résistance noire, d'une quête de liberté, d'un refus de l'esclavage. Le 20 novembre, jour de la mort de Zumbi dos Palmares, est commémoré comme “Jour de la Conscience Noire” au Brésil.

Même si le territoire a été détruit, l'idée — l'idéal d'un espace de liberté — a survécu. Les quilombos contemporains, les communautés afro-brésiliennes rurales ou urbaines, les mobilisations pour la terre, pour la mémoire, pour la dignité... tout cela s'enracine dans cette expérience historique.

Sources :

- En.wikipedia.org – “Palmares (quilombo)”
- Fr.wikipedia.org – “Palmares (quilombo)”
- Pt.wikipedia.org – “Quilombo dos Palmares”
- Robert Nelson Anderson. “The Quilombo of Palmares: A New Overview of a Maroon State in Seventeenth-Century Brazil.” Journal of African History, Cambridge University Press
- Fundação Joaquim Nabuco (FUNDAPE) – Pesquisa Escolar, “Quilombo dos Palmares” <https://pesquisaescolar.fundaj.gov.br>
- Encyclopaedia Britannica – “Palmares” <https://www.britannica.com/place/Palmares>
- UNESCO Courier – “Les quilombos, foyers de résistance afro-brésiliens” <https://courier.unesco.org>

Annexe 4 Imagine...

Le phalanstère, l'utopie de Charles Fourier

Imagine un immense bâtiment niché au milieu de jardins, de vergers et de petits champs, où des dizaines ou même des centaines de personnes vivent ensemble. Nous sommes au XIX^e siècle en France, et ce lieu s'appelle un phalanstère, une idée de Charles Fourier. Son but ? Créer une communauté où le travail, la vie sociale et les loisirs s'harmonisent pour que chacun puisse s'épanouir tout en contribuant au bien commun.

Dès le matin, le phalanstère s'anime. Certains habitants se rendent dans les champs pour cultiver le blé, le maïs, les légumes ou les arbres fruitiers. D'autres rejoignent les ateliers pour fabriquer des vêtements, des meubles, des objets de décoration ou des outils. Chacun choisit des activités qui lui plaisent et correspondent à ses compétences, car Fourier croyait que le travail devient agréable lorsque l'on suit ses passions. Même la cuisine, le nettoyage ou les soins aux malades sont considérés comme des tâches partagées, importantes pour le fonctionnement harmonieux de la communauté.

La vie sociale est tout aussi riche que le travail. Les habitants se réunissent dans de grandes salles pour discuter des décisions collectives, organiser les tâches et résoudre les conflits. Les fêtes et les spectacles rythment la vie du phalanstère : lectures, musiques, bals, pièces de théâtre, danses. Les enfants sont éduqués au sein de la communauté et participent aux activités, apprenant à collaborer dès leur plus jeune âge. L'idée est que chacun, de l'adulte à l'enfant, trouve sa place et contribue à la vie collective.

La répartition du travail est flexible et pensée pour que personne ne soit enfermé dans une tâche monotone. Les habitants changent de rôle selon les besoins et leurs envies, découvrant différents métiers et compétences. Cette rotation permet de stimuler la créativité, d'éviter la lassitude et de renforcer la solidarité : chacun comprend le travail des autres et se sent responsable de la communauté entière.

Certains phalanstères ont réellement été construits, comme ceux de Condé-sur-Vesgre ou Cîteaux. Bien qu'aucun n'ait duré très longtemps, ces expériences ont permis de mettre en pratique les principes de Fourier : organisation collective, partage des tâches, prise de décisions démocratique et recherche d'une vie harmonieuse. Ces phalanstères ont montré que l'utopie pouvait devenir une réalité concrète, avec des habitants qui travaillaient, vivaient et s'amusaient ensemble de manière organisée.

Le phalanstère reste un symbole d'utopie concrète : il montre qu'une société peut être pensée pour favoriser le bien commun tout en respectant les désirs et les talents de chacun. Il incarne le rêve que le travail ne soit plus une contrainte, que la vie collective puisse être joyeuse et créative, et que l'on puisse inventer des modes de vie plus humains et solidaires. Même si les phalanstères historiques n'ont pas perduré, leur idée continue d'inspirer ceux qui cherchent à repenser la manière dont nous vivons et travaillons ensemble.

Sources :

- En.wikipedia.org – “Phalanstère” <https://en.wikipedia.org/wiki/Phalanstery>
- Fr.wikipedia.org – “Phalanstère” <https://fr.wikipedia.org/wiki/Phalanst%C3%A8re>
- Gallica / BnF – Fourier, Charles, Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, 1808 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k107168z>
- Internet Archive – Goldman, Emma, Anarchism and Other Essays, 1910 (chapitre sur Fourier) <https://archive.org/details/anarchismothers00gold>

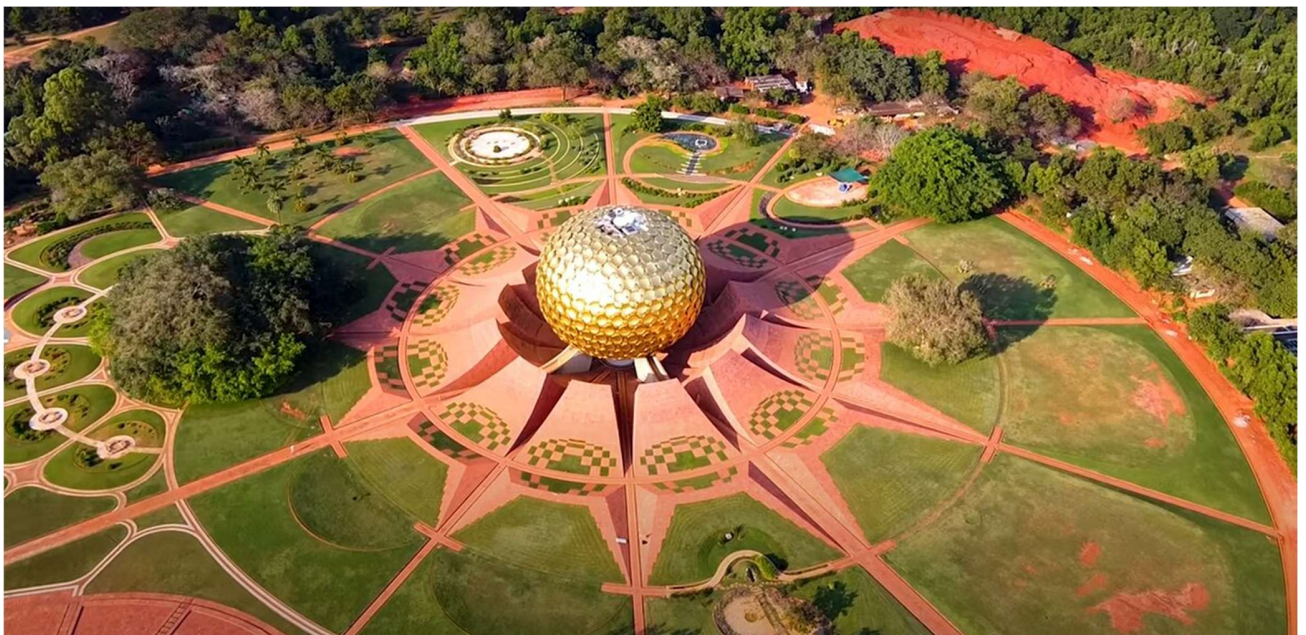
Annexe 5 Imagine...

Auroville

Imagine un plateau sec, désertique, à quelques kilomètres de la côte en Inde du Sud — poussière, vent, soleil. Puis — peu à peu — des arbres plantés, des jardins, des maisons éparpillées, des chemins de terre, des coopératives, des ateliers, des parcelles cultivées. C'est dans ce paysage rude que, en 1968, naît Auroville, ville-expérience fondée par Mirra Alfassa (surnommée “la Mère”), avec le rêve de bâtir une cité universelle, ouverte à tous les peuples, toutes nationalités, toutes croyances.

L'inauguration officielle a eu lieu le 28 février 1968, lors d'une cérémonie multinationale : des jeunes venus de 124 nations ont apporté de la terre de leur pays — toutes ces terres ont été réunies dans une urne, symbole de l'unité humaine.

Au centre de la ville se trouve une structure unique, le Matrimandir : une sphère dorée, entourée de jardins et pensée comme le “cœur spirituel” d'Auroville — un lieu de méditation, de silence, de recherche intérieure.



Petit à petit, des habitants du monde entier s'y installent. Aujourd'hui, plusieurs milliers ($\approx 3\,000$ – $3\,300$ selon les sources récentes) vivent à Auroville, venus d'une cinquantaine voire soixantaine de nationalités différentes.

Le quotidien y est organisé autour de principes clairs, posés dès le départ dans la chartre d'Auroville : vivre ensemble dans l'unité, au-delà des nationalités et des religions, construire une communauté fondée sur la solidarité, l'environnement, l'éducation, la culture, le respect, la coopération.

Concrètement, certaines des réalités tangibles à Auroville :

- Des fermes et vergers : par exemple la ferme AuroOrchard, fondée dès 1968-69, qui fournit une partie importante des fruits, légumes et œufs consommés dans la ville.
- Des projets variés : agriculture bio, artisanat, petites entreprises, restauration, boulangeries, cafés, hébergement pour visiteurs, ateliers divers — un mélange d’activités, non pas guidées par le profit, mais par la contribution et l’utilité collective.
- Un mode de vie communautaire : logements répartis en clusters, mixité (Indiens et étrangers), coopérations, échanges culturels, un esprit d’ouverture.

Auroville reste un laboratoire vivant : ce n’est pas un quartier banal, mais un projet d’expérimentation sociale — tester qu’un autre mode de vie est possible : mélange des peuples, mixité culturelle, respect de l’environnement, solidarité, autonomie collective.

Ce n’est pas une utopie figée : c’est un espace en mouvement, une cité en construction, qui porte haut l’idée que l’humanité peut s’organiser autrement.

Sources :

- en.wikipedia.org – “Auroville” <https://en.wikipedia.org/wiki/Auroville> [Wikipedia](#)
- site officiel Auroville – page “Background” (historique & fondation) <https://auroville.org/page/background> [auroville.org+1](#)
- site officiel Auroville – page “City” / présentation générale <https://auroville.org/page/auroville-city> [auroville.org+1](#)
- site AuroOrchard (ferme d’Auroville) – description des productions et rôle agricole <https://auroorchard.auroville.org/about/> [auroorchard.auroville.org](#)

Annexe 6 Imagine...

Bienvenue dans les communautés zapatistes

Imagine-toi dans les montagnes du Chiapas, dans le sud du Mexique, parmi les forêts épaisses et les vallées escarpées. Le sol est souvent rocailleux, les chemins parfois étroits et sinueux, et les villages sont dispersés dans le paysage. C'est ici, dans ces territoires longtemps oubliés par l'État, que naît, en 1994, un mouvement qui bouleverse la vie de milliers de personnes : l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN). Ces villages, majoritairement peuplés d'indigènes mayas, ont souffert de marginalisation, de pauvreté extrême et d'injustices historiques liées à la propriété des terres et au manque d'accès aux services de base. Le 1er janvier 1994, l'EZLN se soulève publiquement, lançant le cri de ralliement « ¡Ya basta ! » — Ça suffit !, dénonçant les inégalités et revendiquant des droits pour les peuples autochtones.

Mais loin d'imaginer un coup d'État ou une prise de pouvoir classique, l'EZLN choisit une voie singulière : construire des territoires autonomes, gérés par les communautés elles-mêmes. Dans ces villages, on organise la vie quotidienne collectivement. L'éducation se fait dans des écoles locales, souvent bilingues, en espagnol et en langue maya, permettant aux enfants de conserver leur héritage culturel tout en acquérant de nouvelles compétences. La santé est gérée par des cliniques communautaires et des équipes formées localement, capables de fournir soins de base et prévention. La justice est rendue selon les usages traditionnels, en veillant à la médiation et à la participation des habitants.

Chaque village fonctionne selon le principe du “mandar obedeciendo”, littéralement “gouverner en obéissant”. Cela signifie que les leaders locaux ne sont pas au-dessus des autres, mais servent la volonté collective. Les assemblées communautaires sont le cœur de cette organisation : hommes, femmes, jeunes et anciens y discutent, débattent et prennent ensemble les décisions concernant la vie du village, la répartition des tâches, les projets agricoles ou artisanaux, et même les sanctions pour les conflits mineurs.

Les communautés ne sont pas isolées les unes des autres. Plusieurs villages se fédèrent en Municipios Autónomos Rebeldes Zapatistas (MAREZ), des territoires “autonomes” où la coordination se fait à travers des assemblées régionales et des conseils de Bon Gouvernement, appelés Caracoles. Ces caracoles servent de centre administratif pour organiser les initiatives collectives, l'éducation, la santé et les coopératives agricoles, tout en respectant le pouvoir des assemblées locales.

Dans la pratique, la vie quotidienne est souvent difficile, mais riche en solidarité et en sens concret. Les habitants cultivent des champs pour produire le maïs, les haricots, le café ou les légumes nécessaires à leur subsistance. Ils participent à des ateliers d'artisanat et des coopératives pour fabriquer des objets destinés à la consommation locale ou à la vente. L'énergie, l'eau, les infrastructures, même modestes, sont souvent organisées collectivement. Chaque habitant contribue selon ses compétences et ses disponibilités, ce qui crée un sentiment fort de responsabilité et de dignité.

Le quotidien est aussi rythmé par la culture et la mémoire. Les communautés organisent des fêtes, célèbrent des traditions indigènes, enseignent leur langue et leur histoire, et transmettent un savoir souvent ignoré par l'État ou le marché. Ces pratiques permettent aux habitants de préserver leur identité tout en expérimentant une organisation sociale nouvelle. Les femmes jouent un rôle central dans la prise de décision, la production, l'éducation et la santé, ce qui transforme profondément la dynamique sociale traditionnelle.

Depuis plus de trois décennies, ces communautés montrent qu'une utopie vivante peut exister dans la pratique : un espace où les habitants décident de leur destin, gèrent leurs ressources, et cherchent à vivre ensemble de façon solidaire et autonome. Même si ces territoires restent fragiles, soumis aux tensions avec l'État, aux conditions climatiques et aux limites économiques, ils représentent une expérience concrète et durable de démocratie directe, de respect culturel et d'autonomie communautaire.

Sources :

Wikipédia – “Armée zapatiste de libération nationale (EZLN)” (fr.wikipedia.org)

Wikipédia – “Zapatista territories” / “Zapatista territories in Chiapas” (en.wikipedia.org)

Article “It’s People Who Decide” sur openDemocracy : “Lessons of community self-organisation in Mexico” (opendemocracy.net)

Article “Good-Government Committees: A New Stage for the Zapatistas” (Revista Envío) (revistaenvio.org)

Article “A community in arms: the Indigenous roots of the EZLN” (ROAR Magazine) (roarmag.org)

Article “Township Rebellion: The Zapatista Movement, Three Decades Later” (Harvard International Review) (hir.harvard.edu)

Article “Zapatista-run Chiapas” (Anarchist Library) (theanarchistlibrary.org)

Annexe 7 Imagine...

Vivre dans un kibboutz

Imagine-toi à la fin des années 1900-début 1910, dans la Palestine mandataire — désert, terres maigres, paysages arides. Des jeunes, nombreux juifs immigrants d'Europe de l'Est, débarquent avec l'idéal de bâtir une terre et une communauté nouvelle. Ils fondent, en 1909-1910, le tout premier kibboutz, *Degania*, au bord du lac de Tibériade.

Leur vision : créer une société collective, égalitaire, coopérative — loin des hiérarchies, des inégalités, de la propriété privée. Dans le kibboutz, tout appartient à la communauté : la terre, les outils, les récoltes, l'habitat, les services.

Le matin, quand le soleil se lève, les membres (les « kibbutzniks ») se répartissent les tâches : certains vont aux champs, labourent, sèment, récoltent ; d'autres s'occupent des ateliers, des maisons, des soins, de la cuisine collective. Le travail agricole est central, car la mission est d'abord de rendre fertile ce qui semblait ingrat.

Tout ce que produit le kibboutz — nourriture, vêtements, matériel, services — revient dans un fonds commun. À la fin, quand les besoins de la communauté sont assurés (logement, nourriture, santé, éducation), chacun reçoit ce dont il a besoin, selon le principe : “de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins.”

La vie sociale est dense : repas collectifs dans une salle commune, enfants élevés en commun (dans des “maisons d'enfants”), temps de loisirs partagés, discussions collectives — tout concourt à créer un lien fort, un sentiment d'appartenance, une solidarité quotidienne.

Avec le temps, ces kibboutzim ne sont plus de simples utopies rurales : ils deviennent une force décisive pour la construction de l'État naissant. Ils fournissent des cadres, des soldats, des pionniers : des personnes déjà habituées à l'autogestion, à la coopération, au partage.

Quelques kibboutzim ont grandi, développé des industries, des usines, des entreprises — non plus seulement l'agriculture. Ils diversifient : industrie, artisanat, services. Mais jusqu'à un certain moment, l'esprit d'origine demeure : revenus communs, travail partagé, appartenance collective.

Pour beaucoup, la vie au kibboutz est une aventure humaine unique — un espace d'expérimentation sociale, de solidarité, d'espoir, de travail collectif. Un lieu où l'on refait société, où l'on tente de concilier justice sociale, dignité, égalité, appartenance.

Avec le temps — surtout depuis les années 1980 — le modèle change. Pressions économiques, mutations sociales, désir d'individualisme : de plus en plus de kibboutzim se privatisent, abandonnent ou modifient les logiques de collectivisme pur. Certains services collectifs disparaissent, les salaires sont différenciés, l'autonomie individuelle reprend le dessus sur le partage total.

Pourtant, même transformés, ces kibboutzim restent un témoignage historique concret : d'un rêve — celui de bâtir une vie commune, égalitaire, collective — à une réalité vécue, pendant plusieurs décennies, par des milliers de gens. Un rêve mis à l'épreuve du temps.

Sources :

- Encyclopædia Britannica – article “Kibbutz”
- Wikipédia – article “Kibboutz” (français)
- Wikipédia – article “Kibbutz” (anglais)
- Article “What is a Kibbutz?” (Tourist Israel) – présentation moderne des kibboutzim
- Article “Que pèsent les kibboutz dans l'économie d'Israël ?” (BFMTV) – rôle économique et contexte contemporain
- Article “Les grands principes fondateurs du kibboutz” (Francosphere) – exposition des principes collectivistes initiaux
- Article “Pour son centenaire, le kibboutz se réinvente” (Alliance Française / Israël) – transformations récentes des kibboutzim